

FÉDÉRATION NATIONALE DES DÉPORTÉS ET INTERNÉS  
RÉSISTANTS PATRIOTES



# SOUVENIRS

des

# CAMPS DE LA MORT



*Préface de*

**MARCEL PAUL**

MINISTRE

DE LA PRODUCTION INDUSTRIELLE

# SOMMAIRE

---

Conférence de Presse sur le Procès de Nuremberg par Marie-Claude VAILLANT-COUTURIER .....	page 2
Poème " Mon Pays " par Jean NAJAC	7
Arrivée d'un transport à Buchenwald par Gaston MORISSE .....	8
Episode de la vie d'un Commando du Camp de Dachau (Allach) par FRÉCHARD .....	12
Poème " Courage Compagnon " par Léon ROZÉ .....	16

Préface de  
**Monsieur Marcel PAUL**  
MINISTRE  
de la Production Industrielle

**Au nom des morts...**

**Pour les vivants...**

*Il faut lutter, contre l'oubli, l'oubli des morts, l'oubli des souffrances qu'ils ont endurées, l'oubli de la cause pour laquelle ils ont lutté, pour laquelle ils sont tombés.*

*Ceux qui sont responsables des grands malheurs de notre beau Pays préchent maintenant l'oubli, non seulement l'oubli de ceux qui sont tombés, mais encore l'indulgence pour leurs bourreaux, les bourreaux de notre peuple. C'est ainsi, qu'à quelques mois de la libération des camps d'extermination et de la mort lente, des questions soi-disant humanitaires sont soulevées, à seule fin de permettre la renaissance rapide, plus rapide que celle de notre Pays, de l'Allemagne des hobereaux conquérants, de l'Allemagne hier encore hitlérienne.*

*Certes, les anciens déportés ne sont pas des exterminateurs, mais ils ont le souci qu'on ne revoie jamais ça... : les camps, les transports, les kommandos, les crématoria, les assassinats par la faim et par la trique.*

*Rappeler ce qu'était le fascisme et ses manifestations barbares, c'est travailler pour la France et aussi pour les autres peuples, même pour ceux au nom desquels on réclame l'indulgence pour l'Allemagne non encore dénazifiée. Faire revivre Dachau, Buchenwald, Mathausen, ce n'est pas égrener des souvenirs, les souvenirs de nos propres souffrances : c'est donner la parole aux morts qui réclament et qui veulent que : Vive la France !*

**Marcel PAUL.**

# CONFÉRENCE DE PRESSE FAITE APRÈS SON RETOUR DE NUREMBERG

par

**Marie-Claude VAILLANT-COUTURIER**

Secrétaire de la Fédération Démocratique Internationale des Femmes  
(Women's International)

## Démocratic Fédération

Il m'a été extrêmement pénible de revenir en Allemagne, dans un pays où partout, j'avais l'impression de revoir les visages défigurés par la souffrance, les corps décharnés de mes compagnes, où je me heurtais partout aux cadavres, aux monceaux de cadavres de toutes celles qui n'ont pas revu la France.

Pourtant je suis retournée car j'avais conscience d'accomplir un devoir sacré.

Pendant ces années d'indicibles souffrances, alors que chaque soir on tombait exténuées sur nos immondes grabats, nous nous demandions avec angoisse où nous trouverions la force de revivre le lendemain une journée comme celle qui venait de s'achever, nous nous disions : il faut tenir, il faut tenir à tout pris, pour sortir vivantes de cet enfer et crier au monde ce que c'est que l'hitlérisme. Ce que ce régime a fait d'hommes et de femmes dont le seul crime était d'aimer leur pays et de défendre leur liberté. J'ai eu la chance miraculeuse de faire partie des rares survivantes d'Auschwitz et de pouvoir dire à ce tribunal international ce que mes yeux ont vu. J'avais l'impression, en les regardant, que toutes les compagnes martyres parlaient par ma bouche, accusaient leurs bourreaux...

Aussi est-ce réellement une satisfaction de les regarder droit dans les yeux, de plonger mes yeux dans les yeux de Gœring en racontant les souffrances de ceux qui ne peuvent plus parler.

*A la Santé*, lorsqu'on entendait un vacarme de bottes, de portes claquant, une Marseillaise qui faiblissait peu à peu avec l'éloignement, nous savions que c'était des otages qu'on venait chercher pour les fusillers. Les gémissements qui s'échappaient des cellules chaque fois que quelqu'un venait d'un interrogatoire. Jacques Solomon, le physicien, le gendre du professeur Langevin, qui n'a pu serrer sa femme dans ses bras pour lui dire un dernier adieu, parce qu'il avait été si torturé qu'il ne pouvait plus remuer les bras.

Puis *Auschwitz*, avec les marais désertiques de Pologne, dont l'aspect désolé donne un frisson déjà en descendant du train, lorsqu'on apercevait les colonnes dirigées au travail, comme un cortège de fantômes. On avait l'impression que rien d'humain ne pouvait résister à cette mort qui vous frôlait sans arrêt. Et tout de suite la dé-

chéance : le tatouage, la tête rasée, les interminables appels dans la neige, la boue, cette effroyable boue de Pologne dans laquelle on s'enlise, sous un vent glacé, sans que rien au monde puisse vous en dispenser; même les mourantes y étaient trainées, aussi était-il fréquent, après l'appel, de relever les mortes qui avaient roulé dans les fossés.

La repoussante saleté du camp, un seul robinet d'eau non potable pour 12.000 détenues, lorsque nous sommes arrivées, c'est-à-dire l'impossibilité pendant des mois de se laver ou de laver sa chemise qu'on gardait pendant six mois jusqu'à ce qu'elle tombe en lambeaux.

Les paillasses grouillantes de poux, de vermines de toutes sortes. Les gamelles à soupe que les femmes utilisaient la nuit pour leurs besoins parce qu'elles étaient trop malades pour sortir du bloc et qu'on passait simplement à l'eau froide avant de les remettre en circulation pour la soupe.

Les grandes sélections pour le gaz : le bloc 25 où l'on entassait pêle-mêle celles qui partaient au gaz, les mortes et les mourantes. Les sélections de juives dans les blocs des malades qu'on gazait parce qu'elles avaient la gale ou parce qu'elles étaient trop maigres et trop faibles pour pouvoir travailler; on ne nourrit pas de bouches inutiles. On conduisait aussi les juives au bloc 25, lorsqu'elles n'avaient pas de chaussures pour aller au travail : on trouve plus facilement une femme qu'une paire de chaussures.

Puis le travail dans les marais, toute la journée dans l'eau, sans autre nourriture qu'un peu de soupe aux rutabagas, les coups de gourdins qui pleuvaient sans rime ni raison; les chiens que les surveillantes allemandes excitaient contre les malheureuses dès qu'elles s'arrêtaient parce qu'elles étaient trop exténuées. Nombreuses sont celles qui sont mortes au travail et qu'il fallait rapporter le soir en rentrant au camp, alors qu'on avait du mal à se trainer soi-même..

Les blocs des malades avec les paillasses pourries, leurs couvertures souillées, où l'on était couché à quatre avec des maladies diférentes; les mortes restant plusieurs heures couchées avec les malades, les rats, gros comme des chats, qui s'attaquaient aux mourantes parce qu'elles n'avaient plus la force de se défendre.

Les bébés juifs qu'on noyait dans un seau d'eau sous les yeux de leur mère.

L'orchestre qui jouait des airs de la Veuve Joyeuse ou des Contes d'Hoffman à l'arrivée de transports juifs, pendant qu'on faisait la sélection pour la chambre à gaz, et les grandes flammes qui sortaient des fours crématoires ou des fosses, parce qu'aux moments des grands transports des Juifs de Hongrie, les huit fours crématoires ne suffisaient plus. C'est dans ces fosses qu'on a jeté des enfants vivants parce que les S. S. manquaient de gaz.

Les blocs d'expérience où des médecins S. S. étudiaient les meilleurs remèdes de stérilisation pour s'en servir ensuite pour supprimer les populations des pays occupés par eux et les remplacer par des Allemands.

Ce mépris de l'individu, cette volonté d'avilir toujours et partout : c'est à la désinfection que les S. S. venaient se choisir des bonnes parmi les femmes nues. A Ravensbruck comme à Auschwitz, cette

volonté de transformer les autres peuples en esclaves dociles et terrifiés qui jusqu'à leur dernier souffle devaient travailler pour le 5<sup>e</sup> Reich, puis, lorsqu'elles étaient exténuées, on les supprimait par le poison, les piqûres ou le gaz, comme on abat une bête qui ne peut plus servir.

On peut raconter des actes de cruauté, des horreurs qu'il est difficile d'imaginer sans les avoir vus, mais ce qu'on ne peut pas rendre pour ceux qui n'y ont pas été, c'est l'atroce monotonie de cette vie, qui fait que lorsque l'on nous demande ce qui était le pire dans les camps, il est impossible de répondre, parce que tout y était atroce. C'est atroce d'avoir toujours faim et soif, de souffrir, d'avoir la fièvre, d'être battue, de voir toutes ses camarades mourir autour de soi sans rien pouvoir pour les sauver, de se sentir mourir soi-même en pensant qu'on a des enfants qu'on va laisser orphelins, qu'on ne reverra jamais son pays. C'est pourquoi il est extrêmement difficile de donner des dates, parce qu'il y a un jour des tortures de toutes les minutes suivi d'un jour de tortures égales. Les mots sont faibles pour décrire tout cela et l'on comprend que ceux qui ne l'ont pas vécu ont du mal à pouvoir même se le représenter.

Je me souviens qu'à un moment, durant ma déposition, un procureur a dit à l'autre : « Most efficient » — c'est très efficace. Et j'ai pensé : comment il avait besoin que nous venions dire cela ! Le monde entier ne le sait pas encore, il faut des preuves. Alors que ces hommes sont des criminels, comme jamais l'histoire, même dans les périodes les plus barbares, n'en a connu ; alors que des millions d'êtres réclament justice, que des millions d'hommes, de femmes, d'enfants ont été massacrés par leurs ordres, des millions d'enfants sont orphelins, des millions de femmes sont veuves, des millions de mères pleurent leurs enfants, il faut des mois pour juger ces hommes.

Et l'on toîère au nom de la justice que des avocats allemands viennent demander aux témoins : « Comment expliquez-vous que vous soyez revenue et que vous paraissiez en si bonne santé ! ». Ou bien : « Lorsque vous étiez en France sous l'occupation, n'avez-vous pas trouvé que les Allemands étaient corrects ? ».

Comment après des centaines de milliers de fusillés, torturés, massacrés, on ose encore me demander ce que je pense de la correction des Allemands ? Et personne ne proteste. Ou bien encore à propos du chiffre que j'avais donné de 700.000 Juifs déportés en Hongrie, l'avocat proteste en disant que le chiffre de la Gestapo elle-même n'indique que 350.000. Nous sommes payées pour savoir que la Gestapo ne dit que la vérité ! Et puis, comment on considère que le crime est proportionnel au nombre de victimes et qu'il est bien moins criminel de n'avoir assassiné en un seul endroit que 350.000 victimes que s'il s'agissait de 700.000.

Non seulement il y a quelque chose de choquant dans la forme de ce procès, dans la lenteur de la procédure, mais également dans le fond. On juge chaque accusé séparément pour savoir qu'il est personnellement responsable de ceci ou de cela, alors qu'il est bien indifférent de savoir si von Papen et Schacht ont personnellement donné des ordres pour les massacres et les tortures. Ils ne pouvaient pas les ignorer, comme personne en Allemagne ne pouvait les ignorer, puisque les nazis se sont eux-mêmes toujours vantés dans les écrits, d'exterminer les races inférieures pour faire de la place aux grands

aryens blonds. Ils sont donc tous solidaires puisqu'ils étaient responsables ensemble de la politique du Gouvernement. La peine de mort est un châtement bien doux pour de semblables monstres. Il ne s'agit pas de les punir de leurs crimes, car c'est impossible, il faut les supprimer.

Le but de ce procès semblait être d'éclairer le monde entier sur les crimes du nazisme, de façon que dans tous les pays et surtout dans ceux qui n'ont pas connu les horreurs de l'oppression hitlérienne, qu'il n'y ait pas un seul homme, pas une seule femme qui puissent ignorer le danger auquel le monde a échappé grâce à la victoire des démocraties.

Il aurait fallu pour faire cela faire un procès condensé d'une durée d'un mois au plus afin que l'attention de l'opinion publique ne faiblisse pas, ce qui n'aurait pas empêché, par ailleurs, d'entasser une documentation pour l'histoire qui eut été beaucoup plus complète au contraire. Ce travail n'exigeait en aucune façon la présence des accusés. Au lieu de cela, ce procès, le plus grand de l'histoire, donne l'impression d'une sinistre comédie où même les accusés s'endorment d'ennui. Et l'on ne peut s'empêcher de penser malgré soi, que si les choses traînent tellement en longueur, c'est parce qu'il y a certaines têtes que l'on désirerait sauver et qu'il serait plus facile de le faire en endormant l'opinion par des considérations philosophiques et morales. On entend déjà dire pour certains, comme Schacht, qu'il avait appartenu au complot contre Hitler en 1944... Même si c'est vrai, cela ne change en rien à sa culpabilité, si l'on est complice pendant des années de crimes qui révoltent la conscience humaine, rien ne peut vous racheter, même pas le fait de changer de carte à la dernière minute, parce qu'on s'aperçoit que celle qu'on a joué est mauvaise.

Il fallait faire le procès du fascisme car les crimes reprochés aux accusés ne sont que les conséquences naturelles d'une idéologie monstrueuse. C'est le régime qu'il fallait attaquer, si l'on voulait servir la démocratie, mais là comme ailleurs, de trop grands intérêts sont en jeu.

Quant au peuple allemand, il a un chemin à parcourir avant d'être digne de figurer à nouveau parmi les nations civilisées, car un nombre considérable d'Allemands ont participé directement aux crimes contre l'Humanité, tous les S. S. en particulier et la Wehrmacht. Pour les autres, ils ont assisté passivement sans rien faire pour que cela cesse.

Et actuellement encore, dans la majorité, les Allemands ne considèrent pas que leurs dirigeants étaient des monstres et eux des criminels de les laisser faire, ils trouvent seulement qu'ils ont eu la malchance de perdre la guerre, et si on leur en donnait la moindre chance, ils seraient tout prêts à recommencer.

Nous, qui avons l'impression d'être des revenantes, car il nous semble réellement être sorties miraculeusement de l'enfer, nous pensons que cette effroyable expérience que nous avons, doit servir au monde, que c'est noire devoir toujours et partout de donner la haine du fascisme. C'est lui qui est responsable de toutes ces ruines, et il est inconcevable après cinq ans de pareilles souffrances pour toute l'Europe, qu'on tolère encore des foyers de guerre comme l'est l'Espagne de Franco. Inlassablement, nous devons répéter ce que nous

avons vu, et montrer ce que le monde serait si, à nouveau, le fascisme avait la possibilité de se développer.

Nous devons également nous consacrer à la tâche de reconstruction de notre pays.

Nous devons faire de la France ce que rêvaient d'en faire celles qui sont mortes là-bas pour elle, en Allemagne et en Pologne.

Jamais, nous ne devons oublier que c'est à leur sacrifice que la France doit d'être à nouveau comptée parmi les grandes nations, c'est parce que tant de Français et Françaises ont préféré la mort à l'esclavage, que nous pouvons aujourd'hui redresser la tête.

Mais en rentrant de ce procès de Nuremberg, nous sommes effrayées de sentir la Paix si précaire, il y a encore tant de foyers de fascisme, l'Espagne de Franco qui est le bastion, le Portugal avec Salazar, l'Argentine et la Grèce, cette Grèce où ceux qui ont lutté pour délivrer leur pays des nazis, sont maintenant en prison et où les collaborateurs hitlériens d'hier règnent en maîtres. Il y a l'Indochine où les populations indigènes avaient reçu des troupes alliées à bras ouverts et qui découvrent maintenant qu'elles ne sont pas plus libres qu'avant, et l'Indochine qui était toute prête à s'entendre avec une France démocratique, mais ne saurait admettre les arguments de canons.

---

# MON PAYS

---

Je l'aime mon pays, mieux que l'on aime une âme  
Dont l'imprécis visage est parfois décevant  
Je le chéris ainsi qu'on chérit une femme  
Avec ses yeux rieurs et ses cheveux au vent.

Il m'apparaît d'ici comme un livre d'images  
Que j'ouvre au grand secret, dès que l'ombre descend  
Je m'arrête toujours aux mêmes simples pages  
Mais riches d'un parfum tranquille et obsédant.

L'on peut y voir couler une vaste rivière  
Entre les bords chargés de bruyère et d'ajoncs,  
Et quand le blond soleil y jette sa lumière  
Le cœur même s'épanche en un flot de chansons.

Non loin de la falaise une maison sans âge  
Accroupit son toit bleu au pied d'un vieux moulin  
La mousse et les saisons l'ont prise en héritage  
La dévorant gaiement du croc et du burin.

C'est là que je suis né, c'est là que des mains chères  
M'ont remis en tremblant au destin hasardeux.  
Hélas, c'est aussi là que des larmes amères,  
Pour la première fois fait briller mes yeux.

J'ai beaucoup voyagé depuis les nuits lointaines  
Où sommeillait ma vie au creux d'un clair berceau,  
J'ai franchi bien des monts, traversé bien des plaines,  
C'est mon pays toujours que je vois le plus beau.

C'est sur son horizon que le fil de mes songes  
Se croise pour former ses croquis merveilleux,  
C'est vers lui que j'accours quand les ennuis me rongent,  
En lui que je reprends la force d'être heureux.

C'est là que je voudrais, la tâche terminée,  
Attendre, vers le soir, le dernier coup du sort :  
La terre sera douce à ma tête inclinée,  
Vers l'immense secret emporté par la mort.

J. NAJAC.

A mon camarade MORISSE *Gaston*, 20.767/31,  
en témoignage de notre grande amitié née en exil, à *Buchenwald*,  
le 20-12-44.

J. N.

# ARRIVÉE D'UN TRANSPORT A BUCHENWALD

BUCHENWALD, *Goethe, cet esprit universel, avait-il pensé qu'un jour, un homme maudit changerait le lieu de ses promenades habituelles et préférées en une terre d'infortune.*

M. G.

## AVANT-PROPOS

Les patriotes ne sont pas des êtres sanguinaires, des buveurs de sang, mais des hommes dont l'idéal de liberté en fit souvent des êtres d'une force surhumaine : la plupart supportèrent (dans les prisons et les bagnes nazis) les pires souffrances, en gardant les lèvres closes sur leur secret.

Aujourd'hui, ces hommes qui ne se gargarisent pas sur leurs mérites passés, veulent gagner la bataille de la *Reconstruction* économique de notre Pays, comme ils ont gagné celle de la liberté, contre l'opresseur.

Pour redonner confiance au peuple, il faut que la justice frappe les coupables, les traîtres et tous ceux qui se mirent au service et aux gages de l'ennemi.

Et comme le vigneron s'efforce de détruire le mildiou ou le phylloxéra de la vigne, pour avoir de beaux raisins, il faut que l'épuration ne soit plus un vain mot, que les traîtres soient justement châtiés et notre France débarrassée de ses résidus de trahison, retrouvera à travers le monde tout l'éclat de son prestige et de sa pensée.

## BAGNE DE BUCHENWALD

Les internés du camp étaient de toutes les conditions sociales et étaient divisés en plusieurs catégories :

- les criminels proprement dits,
- les détenus politiques,
- les saboteurs,
- les homosexuels.

Chaque détenu portait un numéro d'inscription sur le côté gauche de la poitrine et sur la cuisse droite, directement au-dessus du nu-

méro se trouvait un triangle en étoffe colorée. Dans le triangle était indiquée la nationalité du détenu :

— F. pour Français, R. ou S. U. prisonniers de guerre pour les Russes, T. pour les Tchèques.

Les détenus allemands ne portaient aucune indication de nationalité.

Voici la signification des triangles de couleur :

— triangle rouge : prisonniers politiques en protection surveillée,

— triangle vert : criminels de profession,

— triangle noir : personnes refusant de travailler dans la production de guerre..

— triangle violet : membre d'une secte religieuse.

— triangle rose : homosexuels.

Les prisonniers juifs différaient des prisonniers aryens par le fait que le triangle (rouge dans la plupart des cas) était transformé en une étoile de David par l'adjonction de pointes jaunes.

Tous les prisonniers sont traités de la même façon, quelle que soit leur catégorie ou leur nationalité.

Devenus mi-clochards, mi-forçats, toutes les distinctions étaient effacées. Décrire en détail notre vie pourrait sembler monotone. Les claques et les coups étaient des événements journaliers que personne ne considérait plus comme quelque chose d'extraordinaire.

Les coups de pied et de matraque pleuvaient, même si on était malade. Pour mon compte personnel, j'ai reçu plus de 180 coups sur la tête et des fesses... par le trop fameux S.S. Max, surnommé Pied-de-Vigne ou le Rouquin, et l'autre trop fameux Gustaff Kroll, à la baraque du Staro, mais j'appris quelques mois plus tard que les deux bandits hitlériens avaient été abattus l'un à Prague, l'autre à Weimar..

## PUNITIONS ET TORTURES

Les punitions habituelles étaient :

25 coups de bâton ou de cravache sur les fesses ; plusieurs heures enchaînés à la grille de la Tour ou au garde-à-vous, au soleil d'été ou à demi-nu par une température glaciale ; courses au pas de gymnastique pendant une demi-heure avec une charge de 20 kilogs devant une chaîne de S.S. qui cravachaient, chacun son tour, les punis au passage.

La sanction la plus courante était la schlague, le nombre de coups variait suivant la gravité de la faute commise (25, 50, 75, 100).

Pour une faute grave, c'était la mort... mais il n'en fallait pas tant pour l'encourir.

Les conditions de travail étaient terribles : 12 heures par jour ou 12 par nuit. Travaux exécutés en carrières, terrassements, S.3. Garden, Gustloff, Mibau, D. A. W., etc. La construction de la gare de Buchenwald, effective en 6 mois, où étaient employés plus de 1.000 détenus, a coûté par le sang plus de 30 cadavres par jour.

# TRANSPORT

Janvier 1945.

Le temps, cette année, s'est montré relativement clément dans un pays habitué aux hivers rigoureux, où la neige, le vent et le brouillard créent habituellement un climat redouté des « anciens » du camp.

Les transports affluent des régions successivement évacuées, de l'ouest en particulier. Rien n'égale en horreur le spectacle qu'offre la gare nouvellement construite et aménagée depuis le bombardement.

Sur les voies jusque là silencieuses où les wagons chargés de matériel de guerre et de véhicules bigarrés aux couleurs neutres désormais classiques du camouflage qui donne cette fausse impression de verdure, des rames débarquent leur chargement humain.

Débarquer, comme ce mot décrit mal le véritable déchargement de chair humaine qui s'effectue sous nos yeux pourtant habitués depuis des mois à de pareils spectacles dont la cadence va seulement en s'accélégrant chaque jour... Seuls, les Polonais (faux politiques) travaillent au crématoire, ne sont pas émus de la misérable livraison qui nous est faite et accomplissent leur geste rituel de balancement... un... deux... trois... Le transbordement des cadavres et des blessés pêle-mêle dans les charrettes à deux roues dans lesquelles nous les amenons à la désinfection ou peut-être sans distinction des morts et des vivants, vers le crématoire... Là, ceux qui auront eu la force de passer la nuit, nus dans la neige, déjà blessés, malades et exténués par le voyage, seront peut-être triés demain matin.

Mais revenons à la gare. Une vingtaine de wagons tirés par la locomotive poussive de la ligne longent lentement les quais. Seuls les crissements des essieux et le glissement des roues sur la courbe du rail troublent le silence de la gare presque déserte. On a appelé les « infirmiers » et toutes les charrettes disponibles sont déjà là. Il s'agit d'un gros transport.

Plusieurs milliers de « jugenger » arrivent ce soir à Buchenwald. Un grand silence règne pourtant sur la gare à cette heure du soleil couchant et pourtant dans chacun des wagons fermés et pour la plupart découverts, plus de cent prisonniers (jusqu'à cent soixante) attendent, pour ceux qui vivent encore la fin de leur tragique voyage. Ils ont voyagé souvent, quatre, cinq, six jours, même plus, avec ce que nos gardiens appellent la ration de marche pour deux jours.

Les wagons, ai-je dit, sont découverts. Cette année, la pluie remplace la neige de l'an dernier, mais en l'occurrence ses effets sont aussi néfastes. On voit quelques têtes dépasser des rebords des wagons et les premiers visages entrevus ne laissent rien augurer de bon, sur leurs traits on peut dire toute l'histoire du voyage, la faim, la soif, souvent pire que la faim.

La pluie et le charbon font un maquillage imprévu et acculent encore les marques laissées par la fatigue... Mais pas un cri... pas un mot... pas encore... Ils sont tous encore plongés dans cette torpeur voisine du coma et ne réalisent pas encore que le train en est à son terminus.

Quelqu'un a ouvert la première porte à glissière d'un fourgon, au moment où les gardiens S.S. commençaient à quitter les guérites de chaque wagon dont le toit noir et mouillé luit tristement dans le crépuscule.

C'est là que se révèle le spectacle le plus effrayant des corps allongés les uns sur les autres, en partie dévêtus (les cadavres ne souffrent pas du froid). Quelques-uns sont accroupis sur deux ou trois corps rigides aux yeux grands ouverts et exorbités, au regard tragiquement fixe. Ils se sont enveloppés la tête dans une couverture que la pluie a généreusement inondé. D'autres au contraire émergent des cadavres qui leur recouvrent les jambes de leurs membres rougis et violacés.

Le plancher est jonché de gamelles, de quarts, d'assiettes en fer. Certaines remplies d'excréments, de chaussures, de musettes, de couteaux et de menus objets hétéroclites. L'odeur qui se dégage des wagons, et pourtant nous sommes en plein air, nous la connaissons bien et nous ne sommes pas prêts de l'oublier, mes camarades et moi. Tout s'y mêle, odeur d'urine et de paille pourrie (les wagons ont quelquefois contenu de la paille au départ), des cadavres à demi décomposés, remplis de vermine et de lueurs, auxquelles s'ajoutent l'odeur familière et écœurante des gares et des trains. Quand la charrette revient du camp après son premier voyage, un tri a été ébauché sur les quais où de nombreux corps sans vie sont entassés par quinze ou vingt.

Les visages ont toujours la même expression tragique et le regard accusateurs de ceux qui ont vu... mais qui, malheureusement, ne parleront plus... D'autres parleront et parlent déjà pour eux.

Des cris s'élèvent, ce sont, au-dessus du silence des morts, des hurlements des vivants qui s'élèvent et qui demandent vengeance.

Eux ont pu survivre, mais qui n'a pas des parents, des amis, des voisins dans l'hécatombe qu'ont fait l'Allemagne et les S.S. dans nos rangs ?

La fosse de la « Bismarck Turm » fera parler d'elle. J'en suis convaincu en écrivant ces lignes à quelques jours de notre libération (nous sommes aujourd'hui le 3 avril).

En traversant la dernière voie où notre charrette sursautant violemment arrache des gémissements aux malheureux camarades que nous transportons, je heurte un obstacle qui me fait retourner, un pied coincé dans un rail, et arraché, m'a fait trébucher.

Le soleil se couche maintenant sur ce spectacle horrible qui restera pour nous un souvenir et une leçon.

**MORTS DE BUCHENWALD** qui gisez sur le quai de sa gare, vous n'êtes malheureusement pas les premiers qui payez de votre sang pour avoir voulu sauver votre liberté et la nôtre... des frères déjà nombreux sont morts au même endroit où s'élevaient il y a 10 mois encore les « hêtres de la forêt de Buchenwald ».

Devant le monde entier, nous jurons que nous mènerons le combat jusqu'au moment où le dernier coupable passera devant les juges du peuple. La destruction du fascisme jusqu'à ses racines est notre mot d'ordre : cela, nous le devons à nos camarades assassinés, à leur famille.

**MORTS DE BUCHENWALD, VOUS SEREZ VENGES !**

MORISSE Gaston.  
20.767/31.

# Episode de la vie au

## Camp d'ALLACH

Je voudrais décrire un des moments les plus pénibles de notre existence au Camp d'Allach, Kommando du Camp de Dachau où nous étions parqués au nombre d'environ 4.000 et astreints au travail forcé à la B. M. W. 2, fabrique de moteurs d'avions, située à 2 km du Camp, dans une forêt de sapins. Je voudrais surtout faire ressortir de ce récit l'atmosphère dans laquelle il fallait s'efforcer de vivre malgré les brimades, les disputes, les coups, la faim et le mépris de notre personnalité humaine dont nous accablaient nos géoliers.

\*  
\*  
\*

Quatre heures et demie du matin. Un bruit sourd, lugubre de klaxon se diffuse sur le camp endormi. Jamais vous n'avez entendu de pareils klaxons. Un hurlement éclate dans le Block « Aufstehen » (levez-vous). Chacun s'habille comme il peut, les uns en partie sur leur paillasse, les autres par terre car il n'y a pas de place pour le faire tous en même temps (les couchettes ont 3 étages et nous couchons 2 par paillasse. Deux autres hurlements « Kaffe Hollen ». La corvée doit aller chercher le café d'orge sans sucre qui a cependant la qualité d'être chaud. « Alles Waschen » (Tous laver). Il faut courir le torse nu au lavabo et le chef de bloc vous active à coup de poings. Il n'y a pas de savon. Serrés les uns contre les autres on se dispute les robinets. Ça crie, des coups s'échangent. On revient en courant au block achever de s'habiller, boire le café, et voici à nouveau le sinistre appel « entreten » hurle le chef de block « schnell, aufgeht », et le voici avec son tube de caoutchouc qui frappe en continuant ses hurlements sur les retardataires. On ne peut passer qu'un à un par la porte. On se bouscule, on s'invective dans toutes les langues. On court au lieu du rassemblement devant le bloc. Il a plu la nuit. Les premiers arrivés se placent au milieu du chemin car il y a 10 centimètres d'eau sur les côtés. On se met aussi de préférence sur la droite car au moment de prendre place dans la colonne, ceux qui sont à gauche du rassemblement devant le bloc se trouveront plus en queue de colonne. Mais le chef de bloc vient mettre tout le monde d'accord. Quelques hurlements et quelques horions décident les hésitants à combler les rangs de 10, et dans l'eau sur les côtés, au pas bien alignés le bloc va prendre sa place sur la grande avenue centrale où a lieu le rassemblement pour le départ et l'appel. Après un changement de direction à gauche, nous sommes à notre place dans l'interminable rangée des rayés bleu-gris et blanc-gris. Le Capo et le schreiber vous comptent et vous recomptent, vous placent et vous déplacent avec force insultes et horions.

L'appel commence. L'arbeiter zats accompagne un officier S.S. et 2 S.S. Quand ils arrivent au Bloc précédent, notre chef hurle « achtung, Mützen abt ». Nous nous mettons au garde-à-vous en nous découvrant, montrent nos beaux crânes rasés divisés plus ou moins symé-

triquement par une belle strasse rasée de 3 centimètres de largeur du front à la nuque. Le Chef de Bloc donne l'effectif. Chacun suit du regard en tournant lentement la tête la bande qui passe. Un S.S. qui passe derrière les rangs hurle un chiffre, et c'est au tour des suivants. « Mützen auf », on se colle le mützen sur la tête comme il se trouve et enfin vient le « repos ». On a droit de mettre son mützen d'aplomb.

La pluie se met à tomber. On tend le dos. Le jour pointe. On attend. Voici le commandant du camp. Vers lui s'avance l'officier qui a fait l'appel. Il s'en arrête à 6 pas, se tourne vers nous, hurle garde à vous, se tourne vers l'autre, lève la patte avec un heil Hitler et rend compte de l'appel. Nouveau salut, la patte en l'air, un hurlement enroué « repos ». Nous sommes prêts au départ.

« In arbeit », hurle à son tour l'arbeiterzats. On va former la colonne pour aller au travail. Les 5 premiers rangs de notre bloc avancent de 10 mètres, un à gauche et ils vont prendre leur place. Les 5 autres rangs suivent.

La colonne se forme dans la nuit sous la pluie dans les flaques d'eau. C'est à celui qui gagnera quelques places en arrière car le départ se fait en sens contraire du rassemblement. A celui qui cherchera à se placer à côté d'un ami. La colonne fait l'accordéon « voraux, zurück, voraux, zurück ». On avance, on recule. Votre voisin de devant vous marche sur les pieds. Vous en faites autant à celui de derrière qui vous donne une bonne bourrade et vous baptise dans sa langue maternelle.

Enfin, la colonne est prête par groupes de 100. Elle passe au commandement du Hallen kapo (Capo du Hall) chaque groupe est commandé par un Capo et par les aufsich. Nous sommes par rangs de 5. Un hurlement « eineignen », tenez-vous par le bras, « aufgehen », on démarre. Le Capo donne la cadence, ein zwei, drei, vier, links, links unt links. (Toujours ces commandements ont ramené dans mon esprit le refrain de « Rot Front » le chant du Parti Communiste Allemand) et c'est en le fredonnant en moi-même que je suivais la cadence. On arrive au corps de garde « Mützen Abs ». On quitte une seconde le bras de son voisin pour enlever son calot et on le reprend vite. On passe la tête haute, le regard fixé en avant en marquant bien le pas sous l'œil des S. S. Un jour, mon groupe s'arrête au milieu du corps de garde. Un S.S. remarque que ma veste est gonflée. En une seconde il me fouille, me prend un petit livre de langue allemande que j'avais pu me procurer, 10 cigarettes. D'un grand coup de poing je suis renvoyé dans les rangs et avant que j'ai repris ma place un énorme chien loup me saisit le jarret et me fait une douloureuse morsure.

Nous sommes hors du camp. Une centaine de gardiens, le fusil ou la mitrailleuse sous le bras nous attendent échelonnés de chaque côté de l'allée et se mettent en marche avec nous.

Nous passons devant le restaurant des gardiens, beau baraquement, des petites tables avec des nappes. Certains y sont attablés et mangent de bonnes tartines de margarine avec du café au lait. Ils sont servis par des internés vêtus de costumes rayés d'une propreté impeccable.

« Mützen auf ». On remet sa coiffure. Mais ne lâchez pas le bras de vos voisins : « Ein eignen », hurle le Capo, puis ce sont les « auf

geht », (avancez), les « einengen » (serrez), les « schnell » (vite), etc. Plus de séparation entre les centaines. C'est un cordon d'un kilomètre de rayés par rangs de 5 qui serpente entre les hautes clôtures de grillages. En tête s'élève un chant « Hali halo ». Ce sont les aufsich et quelques gamellards qui sur l'ordre du Hallen Capo donnent l'allure. Une coupure se fit devant nous « auf ghet », « einengen », hurlent les Capos et les gardiens. Les chiens loups gambadent le long de la colonne donnant un coup de croc de temps à autre. Pour rattrapper, on doit courir sans lâcher ses voisins. Il pleut toujours, il y a des flaques d'eau, de boue. On s'éclabousse les uns les autres. On s'invective. En voici un qui perd la semelle de sa galoche. Il voudrait s'arrêter, mais les autres le poussent en avant ne voulant pas prendre des coups pour lui et il continuera en boitant, en se blessant « auf geht, auf geht ». Tel autre perd sa chaussette russe. Elle s'allonge dans la boue éclaboussant encore plus les voisins. Il l'arrache en courant s'il le peut et la met dans sa poche où il la perd et court sans que ses pieds soient protégés. On entend sonner une gamelle tombée. Trop tard, elle est écrasée. Mon voisin a des coliques, qu'importe « auf geht auf ». Les chanteurs de tête continuent à pleine voix : « Hali Halo ». Nous n'avons pas trop couru car nous n'étions pas trop loin de la tête, mais ceux qui sont en queue courent encore, puis ils s'arrêteront trop tassés, puis ils courront à nouveau, et s'arrêteront encore, cela jusqu'à l'usine stimulés par les coups. Les Capos et la menace des chiens « Auf, auf », hurlent les Capos. « Ouah ! Ouah ! » jappent les chiens.

Mais voici le plus malheureux du voyage.

Il a été puni. Il fait la pelote. Un S.S. le commande : « couché », « rampez », et dans la boue il se couche à plat ventre, il rampe : « debout » ; il se lève aussi vite qu'il peut : « Courez ». Il rattrappe la colonne « coucher, rampez » et cela recommence. C'est un paquet de boue. Il s'est déchiré et écorché. Les coups le font saigner. Il arrivera quand même à l'usine et devra travailler comme de coutume.

Nous voici devant la ligne de chemin de fer. Afin de ne pas entraver la circulation sur la route de Dachau à Munich on nous fait passer sur le pont d'une ligne de chemin de fer qui approvisionne l'usine « eineigen » toujours bras dessus dessous, il faut monter les marches en courant rattraper en courant dans les flaques d'eau qui se forment entre les traverses en courant sur le pont dont des planches cèdent. Courir toujours pour descendre de l'autre côté de la ligne. On glisse sur des marches, on y bouscule ses voisins. Et arrivé en bas la course dans la boue et les stationnements se succèdent.

Enfin, on arrive. C'est à nouveau l'appel les « Mützen abt » le garde à vous sous la pluie, tête nue ; les pieds dans 10 centimètres d'eau, nous attendons déjà fatigués l'ordre « in arbeit ».

Pendant que nous attendons ainsi, nos camarades de l'autre équipe passent sur le chemin et reprennent la route du camp. Leur aspect est encore plus pénible que le nôtre, car ils viennent d'être lavés de leurs forces par 12 heures de travail de nuit. Ceux qui travaillent dehors sont trempés jusqu'aux os, crottés de boue et de ciment.

Ils ont aussi en tête de leur colonne leur groupe de chanteurs « Halli Hallo »... Ils suivent par rangs de 5 comme nous venons de le faire en se tenant par le bras, mais ils ont encore plus besoin que nous de se soutenir les uns les autres, car beaucoup tiennent à peine debout.

Voici le chariot qui sert à apporter les bouteillons de tisane sans

sucré qu'ils ont reçue presque froide à minuit. Sur les bouteillons ont été chargés quelques malheureux absolument incapables de marcher. Ils iront à la visite en rentrant. Heureux s'ils peuvent obtenir quelques jours de repos. Certains entreront à l'infirmerie, mais s'ils sont gravement atteints, ils effectueront bientôt un dernier voyage vers le four crématoire de Dachau dans le camion qui, chaque jour, vient chercher sa cargaison.

Les derniers de leur colonne ; les plus fatigués parmi ceux qui tiennent debout s'efforcent de rattraper la colonne en courant. Ils courent, s'arrêteront, courront ainsi jusqu'au camp, stimulés par les « auf, auf » des gardiens et les jappements et les coups de crocs des chiens loups. J'en ai vu mourir en marchant.

Mais l'usine vide nous attend : « In arbeit », hulent encore Kapos et Aufsich ; et nous entrons.

Et on entre presque avec un sentiment de délivrance dans le baigne où durant 12 heures il va falloir sous la menace et souvent les coups remplir sa tâche.

« Nous sommes à vos côtés en tant qu'Européens de l'Ouest.

« En dépit de ce qui a surgi entre nous, nous devons travailler de concert » disait De Gaulle aux rhénans voici quelques mois.

Non, Monsieur le Général, nous n'oublierons pas ce qui s'est passé entre eux et nous.

*Un an à Allach.*

FRÉCHARD.

# Courage, Compagnon !

Courage, Compagnon de ma longue souffrance,  
Courage, l'heure vient, le destin a pitié ;  
Dans peu de jours, demain, nous reverrons la France  
Le Temps de poudre d'or emplit son sablier.

Hardi, mon compagnon, de la dure infortune,  
Enivre-toi le cœur d'espoir et de gaieté,  
N'y laisse plus entrer de crainte inopportune :  
Après le sombre hiver, voici le clair été.

Courage, mon ami, compagnon de ma peine !  
Demain tu vas franchir le seuil de ta maison :  
Tu vas y dépouiller les loques de la haine  
Pour vêtir le lin blanc d'amour et de raison.

Courage, compagnon de mes noires misères,  
De ma constante angoisse et parfois de ma peur !  
Nous prendrons dans nos mains les mains qui nous sont chères  
Et nous les laverons des larmes du bonheur.

Courage, toi qui sais mes pâles lassitudes !  
Demain nous serons forts aux travaux de la paix.  
Nous renouerons les fils de nos lentes études  
Sur la trame du beau, du meilleur et du vrai.

Courage, compagnon de ma sainte colère !  
Demain nous serons calmes et indulgents.  
Courage, ô mon ami, nous quittons la galère.  
Je vois les feux du port : le PAYS nous attend.

Léon Rozé.

*A Buchenwald, le 4 mars 1945.  
A mon camarade Morisse en souvenir de notre  
commun exil et de nos communes espérances.*



